

CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

« Mais que vous importe ? N'avez-vous pas, pour vous consoler, la tendresse de votre amant ? N'allez-vous pas, en vous unissant à la noble maison de Navailles, devenir l'une des premières dames du beau royaume de France ?... N'allez-vous pas tenir à la cour le rang que la naissance de votre mari vous y assigne !... Et, croyez-moi, ce rang sera beau !... Je connais les Navailles, mademoiselle, et ce sont de fort grands seigneurs !... « Cet avenir éblouissant vous empêchera, certes, de regretter le passé !... Seulement, qu'arrive-t-il, et c'est votre père qui parle par ma voix, ne venez jamais frapper à la porte du château de Kergen. « Cette porte vous sera fermée, quand bien même vous auriez faim, quand bien même vous auriez froid, et les valets du baron de Kergen chasseraient l'aventurière. « Ne doutez point, cependant, mademoiselle, du profond respect et de l'inaltérable dévouement, « Avec lesquels j'ai l'honneur d'être le plus humble et le plus obéissant de vos serviteurs. »

VAN GOËT.

Marguerite acheva cette lettre infâme. De minute en minute, de seconde en seconde, sa pâleur était devenue plus livide. Enfin, quand elle eut avalé le calice jusqu'à la lie, quand ses yeux eurent déchiffré le dernier mot de la dernière ligne, elle poussa un faible cri. Ses yeux se fermèrent, ses bras se raidirent, ses lèvres devinrent aussi blanches que celles d'une morte. Son corps oscilla en avant et en arrière, et elle tomba sans connaissance.

Cependant, à cette même heure, on venait d'ensevelir, dans les caveaux de Kergen, le corps de Van Goët assassiné, et Réginald et Mina, prosternés devant l'autel, après avoir prié le Dieu des chrétiens pour le repos de l'âme du juif, murmurant, les yeux baignés de larmes et les mains levées vers le ciel : — Dieu tout-puissant... Seigneur mon Dieu... Dieu bon et Dieu juste... ne nous frappez pas si cruellement... rendez-nous plus que la vie... rendez-nous notre bien-aimée Marguerite !...

XXXII. — LE PRÊTRE.

Au moment où la jeune fille reprit connaissance, elle était étendue sur le lit. Deux hommes se tenaient debout auprès de ce lit : c'étaient Denis et un prêtre. Hermann avait quitté la chambre.

— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... murmura Marguerite qui se sentit brisée de corps et d'âme, comme on l'est en s'éveillant au sortir d'un horrible rêve, — que je souffre !... que je souffre !... que je souffre !... que se passe-t-il donc, et pourquoi souffrir ainsi ?...

Mais aussitôt la mémoire lui revint. Alors elle se rejeta en arrière avec des sanglots et dans un effrayant paroxysme de désespoir.

— Du courage... mon enfant, lui dit le prêtre, d'une voix tout à la fois douce et sonore, en se penchant sur elle.

— Du courage... balbutia-t-elle à travers ses gémissements, — ai-je la force d'en avoir ?...

— Cette force, Dieu vous la donnera... Il y a des gens en ce monde bien plus à plaindre que vous... Vous êtes malheureuse, mais, au moins, vous n'êtes pas coupable...

Marguerite se souleva vivement, et, s'appuyant sur son coude, elle dit : — Quoi ! mon père, vous savez ?

— Je sais tout, mon enfant... — Votre évanouissement a été long, et, tandis que vous étiez sans connaissance, M. de Navailles s'est alors confié à moi, et m'a tout dit... J'ai même lu cette lettre qui vous désespère, et je bénis Dieu, qui, dans sa bonté, a permis que ma présence en cette maison maudite servit, non seulement à arracher au démon les âmes coupables de deux pauvres mourants, mais encore à consoler et à soutenir une âme pure et noble comme la vôtre...

Ces quelques mots expliquaient tout. Marguerite comprit que ce prêtre était celui dont les bandits s'étaient emparés pour confesser et administrer deux des leurs, et dont M. de Navailles lui avait dit quelques mots.

— Oh ! mon père... balbutia-t-elle, — quelle consolation puis-je accueillir ?... Ne vaudrait-il pas mieux cent fois être morte que de me voir plongée en une situation aussi désespérée que celle où me voici ?... —

— Cette situation est affreuse, mais non désespérée, mon enfant ?... Ce que Dieu a fait, Dieu peut le défaire... Ne doutez pas de lui et de son infinie bonté... —

— Mais mon père me mandit, me chasse, me renie, pour lui je n'existe plus ! Vous l'avez lu, celle de ses filles qui s'appelaient Marguerite est morte, morte pour toujours !

— Eh bien, n'a-t-on pas vu, à la voix de Dieu, des morts ressusciter et sortir de leurs tombeaux ?... —

— Mais, pour cela, il fallait un miracle !... — Et qui vous dit que ce miracle ne se fera pas ? Dieu tient dans sa main les cœurs et les âmes. Il peut, s'il le veut, ouvrir les yeux de

vos yeux, changer ses dispositions, et de cette dure épreuve faire sortir votre bonheur... —

Marguerite secoua la tête.

— Douteriez-vous de la puissance de Dieu ? — demanda vivement le prêtre.

— Je ne doute pas de sa puissance, je doute de sa volonté... —

Le prêtre se tourna vers Denis.

— Monsieur de Navailles, — lui dit-il, — laissez-moi, je vous prie, pour un instant avec mademoiselle, sans assister à notre entretien... —

J'ai à lui dire des paroles que, seule, elle doit entendre... —

Denis s'inclina et sortit.

— Mon enfant, — reprit le prêtre en s'adressant à Marguerite, — peut-être, en ce moment, Dieu vous donne-t-il une preuve éclatante et lumineuse de cette bienveillante volonté dont vous semblez vous défier... —

— Comment cela, mon père ?... —

— Vous allez le comprendre ; mais d'abord permettez-moi de vous adresser quelques questions, et promettez-moi d'y répondre comme on doit le faire quand on parle au ministre du Très-Haut... —

— Je vous le promets de tout mon cœur... —

— Je n'ai rien à cacher à personne, et surtout à vous... —

— Vous éprouvez, n'est-ce pas, un profond attachement pour M. de Navailles ?... —

— Après mon père et ma sœur, Raoul est la personne que j'aime le plus en ce monde... —

— Votre père approuvait cet amour ? —

— Lui-même m'avait fiancée à M. de Navailles. Sans cesse il m'appelait son fils et il faisait de notre union le rêve et l'espoir de sa vieillesse.

— Et jusqu'à quand cela a-t-il duré ? —

— Jusqu'aux prétendues révélations, ou plutôt jusqu'aux calomnies infâmes de ce banquier juif, Van Goët. Et encore, quand j'assistai, inaperçue, à l'entrevue mystérieuse de cet homme et de mon père, je vis bien que le bon et noble vieillard ne pouvait ajouter foi à de semblables monstruosité... Malheureusement je ne pus combattre ces odieuses attaques si lâchement dirigées contre mon fiancé... le soir même j'étais enlevée par ces bandits dont je suis maintenant prisonnière... —

— Hélas ! — répliqua le prêtre, — cette disparition subite ne devait que trop confirmer, pour un esprit prévenu, les malveillantes dénominations du banquier juif. Le hasard qui a présidé à tout ceci est tellement étrange, que ses résultats, quoique vrais, sont invraisemblables jusqu'à l'impossibilité... —

— Mais, en admettant que je suis coupable, aussi coupable que le croit mon père... n'était-il pas bien dur de me traiter comme on le fait... comme on menace de le faire dans cette horrible lettre ?... —

— Oui, certes ; mais il faut pardonner beaucoup au premier mouvement de la colère d'un père qui se croit mortellement blessé, tout à la fois, dans son affection et dans son honneur... —

D'ailleurs, en ce moment, M. de Kergen est à coup sûr absolument dominé par ce Van Goët. Connaissez-vous cette excessive influence du banquier sur l'esprit de votre père ? —

— Je l'ignorais, au contraire, et rien n'avait pu jusqu'alors me la faire soupçonner... —

— Cette influence, nous la combattons. —

— Mais par quels moyens ? —

— Dieu nous inspirera... il m'inspire déjà... j'entrevois un avenir bien autrement facile que vous ne le supposez... —

— Est-ce possible ? s'écria Marguerite avec un commencement d'espoir, car le prêtre parlait d'un ton ferme et décidé, et avec une sorte d'exaltation qui lui imposait la confiance à elle-même.

— Écoutez : Votre père voyait avec bonheur une union prochaine entre vous et le chevalier Raoul de Navailles... —

— Oui, certes !... —

— Comme père et comme gentilhomme, il avait raison de se réjouir ; mais le jour où il crut que le prétendu grand seigneur français n'était autre chose qu'un aventurier sans famille et sans nom, tranchons le mot, un voleur et un assassin, ce jour-là, en se voyant abandonné pour un tel misérable, il s'est dit : —

Qu'entre elle et moi tout soit fini... je n'ai plus qu'une fille !... —

— Oh ! mon père !... mon père !... — murmura la pauvre Marguerite, pouvez-vous me juger ainsi !... —

— Eh bien ! — poursuivit le prêtre, — à ce malheur qui vous semble irréparable, il y a cependant un remède... —

— Lequel ? — lequel ?... — demanda avidement la jeune fille.

— Il faut que madame de Navailles soit accueillie dans sa nouvelle famille comme doit l'être une femme de sa race et de son mérite !... —

— Il faut que la maison de Navailles écrive à la maison de Kergen : « Nous avons reçu le trésor que vous nous avez donné !... Votre fille est devenue la nôtre, et la France remercie l'Allemagne de lui avoir ainsi cédé l'un de ses plus précieux joyaux. » Alors, votre père comprendra qu'il s'est trompé lui-même et qu'on l'a cruellement abusé... Les larmes de douleur deviendront des larmes de joie, et deux familles auront retrouvé leur enfant !... —

— Quel beau rêve !... — murmura Marguerite avec un demi-sourire à travers ses larmes ; — seulement la réalisation en est-elle possible ? —

— Et qui donc l'empêcherait ? —

— Oh ! bien des choses... —

— Lesquelles ?... —

La jeune fille rougit beaucoup, et finit par balbutier, tout en cachant à demi son charmant visage dans ses deux petites mains : —

D'abord, je ne suis pas la femme de M. de Navailles... —

— N'est-ce que cela ?... —

— Mais il me semble... —

Marguerite s'interrompit.

— Que c'est beaucoup, n'est-ce pas ! — acheva le prêtre.

La jeune fille fit signe que oui.

— C'est là que je voulais en arriver, — continua le prêtre, — c'est là que je voulais vous montrer la main de Dieu et sa volonté toute puissante ! afin de rendre cette union possible, ne vous envoie-t-il pas un de ses ministres tout exprès pour la bénir ? —

— Quoi !... — s'écria la jeune fille en proie à une surprise singulière et à un trouble inexplicable, — quoi ! mon père, vous célébreriez mon mariage avec M. de Navailles !

— N'est-ce pas mon devoir, si vous me le demandez ? —

— Oh ! — pensa Marguerite, déjà presque consolée et rendue forte par cette assurance, — c'est vrai, Dieu est bon ! Dieu est grand ! Dieu n'abandonne jamais ses enfants !... —

Après un instant de silence, le prêtre reprit : — Il me semble, ma chère fille, que je viens de détruire votre principale objection contre ce que vous appelez, vous, un beau rêve, et que je regarde, moi, comme une heureuse réalité. Mais, sans doute, cette objection n'est pas la seule ; voyons les autres... —

— Comment sortir d'ici, — demanda Marguerite, — puisque cette rançon de cinquante mille livres que demandaient les bandits pour me rendre à la liberté, mon père refuse de la payer ?... —

— Ceci, je ne puis vous le dire, mon enfant, car je l'ignore ; mais, soyez en sûre, Dieu ne laissera pas son œuvre imparfaite et inachevée... sa volonté s'est manifestée déjà... elle se manifestera encore... —

— Je sens que vous avez raison mon père, — répondit la jeune fille ; — aussi, mon cœur est changé, vous le voyez, je ne pleure plus, j'ai oublié mon désespoir ; j'attends, et j'ai confiance... —

Le prêtre mit un genou en terre. Il leva les yeux et les mains vers le ciel, puis il s'écria : — Soyez béni ! mon Dieu, vous vous êtes servi de moi, ainsi que vous l'avez fait aujourd'hui !... —

Ensuite il alla à la porte, qu'il ouvrit.

— Monsieur de Navailles, — dit-il, — si vous êtes là, venez !... on a besoin de vous ici !... —

XXXIII. — LA CHAPELLE.

Denis, comme bien on pense, était là tout près ; il semblait s'attendre à cet appel. Il entra.

En peu de mots, le prêtre le mit au courant de ce qui venait de se passer entre mademoiselle de Kergen et lui.

— Oh ! — s'écria Denis quand ce court récit fut achevé, — Dieu se montre manifestement pour nous, mon père, et plus encore que vous ne le pensez... —

— Comment cela ? — demandèrent à la fois le prêtre et Marguerite.

— Je venais, — reprit Denis, — je venais d'avoir un entretien avec le capitaine des bandits ; je lui avais payé la rançon qu'il exigeait de moi, car ma valise et ce qu'elle contenait m'a été renvoyé du château de Kergen. Donc j'étais libre, mais bien décidé à ne pas profiter de ma liberté s'il me fallait laisser ici ma fiancée prisonnière. Mais cet homme, ce chef qui, lui aussi avait lu, et même avant nous, l'abominable lettre de ce misérable Van Goët, me témoigna la pitié profonde que lui inspirait la position de mademoiselle de Kergen et l'a veugle injustice de son père.

— Monsieur de Navailles, — me dit-il enfin, — je vais vous prouver que ces paroles que vous venez d'entendre sont bien la véritable expression de mes sentiments, et qu'au fond de l'âme d'un ban lit tel que moi on peut trouver encore une sorte de générosité... Vous êtes un gentilhomme, vous êtes un homme d'honneur... Donnez-moi votre parole de me faire parvenir les cinquante mille livres de la rançon de mademoiselle de Kergen aussitôt que cela vous sera possible, et je me contenterai de cet engagement, et mademoiselle de Kergen sera libre à l'instant même, ainsi que vous... —

« Et comme j'allais le remercier avec les expressions d'une reconnaissance passionnée, il ajouta : —

« Seulement, je mets à l'accomplissement de ma promesse une condition... —

« Laquelle ? —

« Une condition sine qua non. Si vous ne l'acceptez point, il n'y aura rien de fait. —

« Je l'accepte d'avance, à moins qu'elle ne renferme une impossibilité absolue... Mais je vous en supplie, parlez vite. —

« Eh bien, mademoiselle de Kergen et vous, vous vous aimez, et vous avez été fiancés par le vieux baron lui-même. —

« C'est vrai... Mais à quoi voulez-vous en venir ? —

« A ceci : l'engagement que vous prendrez avec moi, relativement aux cinquante mille livres, ne me paraît sérieux et satisfaisant que si vous la prenez pour votre femme. Il faut donc que mademoiselle de Kergen devienne, dans le plus bref délai, madame de Navailles ; il faut que le mariage soit célébré aujourd'hui même... —

« Aujourd'hui !... — m'écriai-je au comble de la surprise. —

« Sans doute. —

« Serait-ce possible ? —

« Non-seulement possible, mais très-facile. —

« Comment cela ? —

« N'avons-nous pas sous la main tous les éléments constitutifs d'un mariage ? N'avons-nous pas les époux futurs et le prêtre ? Il y a même dans ce château une vieille chapelle que je me ferai un plaisir de mettre à votre disposition, afin que rien ne manque à la solennité. —

« Je restai muet d'étonnement. —

« Voyons, — me demanda le capitaine, — acceptez-vous ? —

« Mais... —

« Mais quoi ? —

« Mon acquiescement est, de toute nécessité, subordonné à celui de mademoiselle de Kergen. —

« Sans doute, mais cet acquiescement, vous êtes aussi convaincu de l'obtenir que je suis convaincu, moi, qu'il ne vous sera pas refusé. —

« Peut-être avez-vous raison ; mais... —

« Encore des *mais*... —

« En admettant même que vous avez entièrement raison, c'est bien le moins que je soumette la chose à ma fiancée. —

« Soit. Soumettez-la-lui... Seulement, faites vite. —

« J'y vais à l'instant. —

« Je vous attends ici dans une demi-heure. —

Je me dirigeai donc de ce côté, et j'arrivais quand la porte s'est ouverte et quand j'ai entendu une voix (à votre, mon père) m'appeler par mon nom. Voilà ce qui s'est passé. Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que le doigt de Dieu est visible dans tout ceci ?... —

« Oui, certes !... — s'écria le prêtre. —

Le regard de Marguerite répondit pour elle.

— Ainsi, chère bien aimée, — demanda Denis, — vous n'avez aucune objection à faire ? —

— Aucune. —

Vous consentez à partager, dès aujourd'hui, et mon nom et ma vie ? —

— Oui... balbutia la jeune fille en rougissant beaucoup. —

— Vous entendez, mon père ? — dit le faux Raoul de Navailles en s'adressant au prêtre. —

— Oui, mon enfant, — répliqua ce dernier, — et nous allons, sans perdre une minute, nous occuper des préparatifs de la cérémonie. —

Il y avait bien des années que le château de Falkenhorst appartenait par droit de conquête à la bande des chevaliers du poignard. Il y avait plus longtemps encore qu'il avait été abandonné complètement par ses anciens et légitimes propriétaires. Nous devons ajouter que ceux-ci (ceux du moins des dernières générations) étaient gens adonnés aux parties de chasse et de débauche beaucoup plus qu'au service de Dieu ; c'est assez dire que la chapelle, qui, depuis deux cents ans au moins, et peut-être depuis plus longtemps, n'avait point servi à l'exercice du culte, devait être dans un pitoyable état.

La réalité surpassait encore, si cela est possible, tout ce que l'imagination de mes lecteurs inventerait à cet égard. Depuis un peu plus de cinquante ans, les fenêtres ogivales de cette chapelle avaient été condamnées, et un épais massif de maçonnerie avait remplacé leurs vitraux légers. L'air et la lumière extérieure n'y pénétraient plus, par conséquent. On y entassait habituellement, les uns sur les autres des futailes vides et des barriques défoncées. L'autel, en bois de chêne complètement vermoulu et dévoré par l'humidité, n'offrait plus aucune trace de ses primitives sculptures. Un grand christ en pierre sculptée avait subi des mutilations sacrilèges ; la tête et les mains étaient brisées. On avait recouvert le reste du corps d'une couche de peinture qui cherchait à être grotesque, et qui n'était qu'ignoble et révoltante. Les dalles seules avaient résisté, à cause de leur solidité granitique. Des toiles d'araignée centenaires pendaient à la voûte humide et ressemblaient à des oriflammes de haillons. Pour un amateur forcené du pittoresque dans l'horrible, tout ceci n'aurait pas manqué d'une sorte de poésie étrange et satanique.

C'est dans cette épouvantable chaos qu'il s'agissait de mettre de l'ordre en quelques heures.

Il avait été décidé que le mariage de Marguerite et de M. de Navailles serait célébré à minuit. Immédiatement après la cérémonie, les jeunes époux devaient monter à cheval, et, les yeux bandés, sous la conduite d'un bandit, se rendre en une petite ville où il leur serait possible de trouver des moyens de communication avec la France.

Cinq ou six hommes se mirent à l'œuvre aussitôt. D'abord, on enleva cet amas de barriques et de futailes pourries qui encombraient la chapelle. Des balais attachés au bout de longues perches s'élevèrent à faire disparaître les toiles d'araignée suspendues aux voûtes. Les murailles furent lavées avec soin, ainsi que les dalles. La statue du Christ fut grattée de façon à effacer les traces du badigeonnage infâme qui la recouvrait. On rajusta, tant bien que mal, la tête mutilée, qu'on avait trouvée gisant dans un coin. Une nappe immense recouvrait l'autel et ne permit pas de s'apercevoir de sa vétusté et de sa dégradation. Enfin, deux candélabres qui, d'habitude, éclairaient les orgues du capitaine, furent placés sur cette nappe. Devant l'autel on installa deux fauteuils en vieux chêne, recouverts d'une tapisserie armoriée.